

## Évangile de Jean, au chapitre 13 « Le lavement des pieds »

*Proclamé par Gaëtan, Pierre Jacob et Steeve Gernez*

*Récit* Avant la fête de la Pâque, sachant l'heure venue de passer de ce monde à son Père, Jésus aima les siens qui étaient de ce monde et les aima jusqu'à l'extrême. Au cours d'un repas, sachant déjà que le Diviseur inspire à Judas l'Iscaïote, fils de Simon, de le trahir, sachant que le Père a tout mis entre ses mains, qu'il vient de Dieu et qu'il y va, il se lève, quitte le repas, dépose ses vêtements et prend un linge qu'il noue autour de ses reins. Puis, ayant versé de l'eau dans une bassine, il commence à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge. Il se présente devant Simon-Pierre, qui lui dit :

*Pierre* Quoi, Seigneur, toi, me laver les pieds ?

*Jésus* Ce que je fais, tu ne le comprends pas à présent, mais, plus tard, tu comprendras.

*Pierre* Ah ça non, tu ne me laveras pas les pieds, jamais de la vie !

*Jésus* Si je ne te lave pas, tu ne pourras rien partager avec moi.

*Pierre* Alors pas seulement les pieds, Seigneur, mais les mains et la tête.

*Jésus* Celui qui s'est baigné n'a pas besoin de se laver, sauf les pieds, car il est propre. Et vous êtes propres, mais pas tous.

*Récit* Pas tous, disait-il, car il savait qui allait le trahir. Après leur avoir lavé les pieds, il a remis ses vêtements, repris sa place parmi eux et demandé :

*Jésus* Comprenez-vous ce que je viens de faire ? Vous m'appelez maître et seigneur, et vous avez raison, car je le suis. Si votre seigneur, votre maître, vous lave les pieds, c'est que, vous aussi, devez vous laver les pieds les uns aux autres. Je vous ai montré l'exemple pour qu'à votre tour vous le fassiez. Eh bien oui, je vous dis qu'il n'y a pas de serviteur plus grand que son maître, ni d'envoyé plus grand que son seigneur. Heureux vous qui, sachant ces choses, les pratiquez.

## Témoignage de Gaëtan

Chers Amis,

Je dirais bien « mes frères » si l'appellation n'avait tant perdu de son sens fraternel...

Si vous le permettez, j'ai encore quelques mots à dire à Jean-Marc, deux ou trois choses qu'on n'a pas eu l'occasion de partager, vue la précipitation de son départ... Donc...

Adieu, mon Jean-Marc.

Quitte à me répéter ou à faire pédant, je te rappelle que, quand on se croise le matin dans le petit village de mon Béarn natal, on se dit *Adiü*, ou *Adichats*. Ça ne veut pas dire qu'on se quitte, ça veut dire qu'on se confie à Dieu.

Ça voulait dire, plutôt, car on n'y parle plus occitan... et surtout parce qu'on s'y croise maintenant sans se regarder, comme à la ville.

Bref. Je ne vais pas te faire une homélie, encore moins un sermon. Je voudrais juste te dédier, en mon nom, mais surtout au nom de mon Église, deux jolis mots tout simples : *Merci...* et *Pardon*.

Merci pour le temps que tu as donné gratuitement, pour l'énergie que tu as déployée, pour les compétences et l'exigence bienveillante que tu as mises au service des mouvements, des paroisses, des copains chanteurs. Ce même professionnalisme dont tu faisais preuve dans ton métier de formateur et d'artiste, tu le voulais dans le domaine spirituel, si souvent condamné à l'amateurisme béat. Ces heures nocturnes que tu passais à peaufiner des harmonies vocales ou des partitions instrumentales que personne ne te réclamait, ces projets que tu menais comme un défi pour des jeunes ou des rassemblements, ces anniversaires grandioses que tu m'as offerts, tout cela, tu le faisais avec talent, ténacité et -cerise sur le gâteau- discrétion.

Aujourd'hui, au nom de mon Église, je veux te dire merci, Jean-Marc, pour tous ceux qui ont entendu une parole forte de Bonne Nouvelle et la gardent encore au fond du cœur comme une mélodie chaleureuse -ils me le disent- même quand ils ont abandonné toute pratique religieuse.

Je voudrais aussi te demander pardon. Cet investissement passionné dont tu as fait preuve, l'institution l'a trouvé tout à fait normal, dans un premier temps. Intrusif, dans un second. Puis dérangeant et finalement irrecevable. Fut une époque, par exemple, où faire venir Dédicace pour une soirée ou une animation, c'était donner un coup de jeune à une structure vieillissante, c'était l'espoir de réconcilier les jeunes avec la foi, les brebis égarées avec le bercail sécurisant. Un coup de com'. Puis, quand on se rendait compte que ça ne fonctionnait pas et que le problème n'était pas là, c'était la suspicion et le *decrescendo* de la demande. Vous deveniez trop compliqués, trop intellos. On disait même parfois : « trop professionnels »... Comme si *professionnel* était une insulte.

Aujourd'hui, au nom de mon Église, je veux te demander pardon pour le manque de reconnaissance et de respect. Je sais que tu en as été blessé, que tu en as éprouvé de l'amertume et de la peine. Sois en paix, mon Jean-Marc : rien de ce qui a été fait par amour n'est perdu pour l'amour. Et comme dit le Nazaréen dans le texte que nous venons d'entendre, la vraie grandeur, la vraie noblesse, le seul prestige pour un individu comme pour une institution, c'est le Service.

Chers Amis, mes frères,

À la suite de Jean-Marc, mélangeons nos poèmes, nos musiques et nos cœurs battants pour faire de cette petite église le lieu chaleureux d'un espoir, d'une foi en l'Homme. Et même, si affinité, d'une foi en Dieu.